

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 11

Artikel: Les remèdes de nos grands pères
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214582>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

souffre plus du tout de mes rhumatismes. Je suis complètement guéri.

Elle : « C'est dommage, on ne saura plus quand le temps va changer ! »

Quiproquo. — Dans les W. C. d'une station de chemin de fer on lit la recommandation suivante :

« On est prié d'ouvrir le bec en entrant et de le refermer en sortant ! »

Il s'agit du bec de gaz. — J. P.

L'ÉDUCATION NATIONALE

Sous ce titre : *L'Education nationale dans ses rapports avec la tradition, la région et la beauté*, M. le conseiller aux Etats Georges de Montenach a publié quelques pages d'un intérêt tout particulièrement vif, dans lesquelles il fait battre son cœur d'ardent patriote. Elles nous reposent de bien des choses. On y sent passer un souffle pur, tonifiant, celui de la Suisse primitive, patriarcale, de la Suisse unie, toute de beauté naturelle...

Nous détachons de cette brochure quelques lignes qui, entre plusieurs, méritent d'être méditées. Elles disent le fédéralisme élevé qui a fait et qui doit faire encore la gloire de notre patrie. — L. M.

NOTRE fédéralisme concilie depuis des siècles les deux excellents principes de l'unité nationale et de l'indépendance des groupes historiques vivants. Perfectionnons toujours davantage ce travail de conciliation, mais ne l'interrompons pas brusquement sous le fallacieux prétexte qu'il ne correspond plus aux aspirations et aux besoins de notre démocratie.

Le problème n'est pas de détruire l'individualité de chacune de nos communautés cantonales, de chacune des formes distinctes qu'elle tient de ses origines, mais bien de les faire contribuer, selon leurs aptitudes particulières, à l'harmonie de l'ensemble.

Je le sais bien, chaque défenseur intransigeant du fédéralisme, du cantonalisme, du traditionnalisme et du régionalisme, est accusé de manquer de clairvoyance, de travailler à la ruine de la nation : « Vous ébranlez, leur dit-on, l'unité nationale, conquise si péniblement, il ne doit y avoir qu'une Suisse ! » Mais, Messieurs, le grand malheur vient qu'on confond, dans certaines sphères politiques, l'*unité* avec l'*uniformité*, et qu'on croit ne pouvoir cimenter l'une qu'en réalisant l'autre complètement. C'est là le principe de l'erreur qui cause depuis tant d'années, dans notre pays, un si grand nombre de divisions et de tiraillements, erreur dans laquelle nous ne devons pas tomber. Déjà nous pouvons nous demander si une trop grande centralisation n'a pas été une des causes principales d'affaiblissement de notre esprit national. Cette constatation nous donnerait, à nous fédéralistes, le droit d'attaquer au lieu de nous défendre, le droit d'attaquer toute une évolution nuisible, trop facilement acceptée sous la pression de cet esprit de parti qui oppose, sur tous les terrains, ce qu'on nomme le radicalisme, ce qu'on qualifie de conservatisme, contribuant ainsi à fausser, aussi bien chez les radicaux que chez les conservateurs, des notions élémentaires qui ne dépendent d'aucun principe politique.

Nous devrions donc rechercher davantage en Suisse à être traditionnel les uns avec les autres, au lieu de l'être les uns contre les autres.

Plus les doctrines de tradition perdent de terrain, rencontrent d'indifférence et plus leur figure de polémique s'accuse. Les Zuricois s'opposent de ce qui est cher aux Fribourgeois, aux Valaisans. Le Vaudois ferait bon marché de ce que la Suisse primitive aime et désire conserver, et, d'un canton à l'autre, il en est ainsi. Cela vient surtout du fait que d'un canton à l'autre, on ne se connaît pas.

C'est pourquoi la meilleure éducation nationale serait celle qui, au lieu de nous fabriquer

une unité artificielle, nous renseignerait davantage sur les originalités de chacun des Etats confédérés, sur la raison d'être de leurs mœurs, de leurs coutumes, sur la genèse de leurs constitutions et de leurs idées.

Nos cantons sont un peu comme vingt-deux frères qui tous, fortement attachés à leur mère, s'ignoreraient entre eux.

Cette situation serait, dans une famille, la source de malentendus constants.

Il en est de même dans cette famille agrandie qui s'appelle la Patrie Suisse.

Apprenons donc aux enfants de chaque canton à mieux comprendre la mentalité, les mœurs, les institutions des cantons voisins et nous ne serons plus exposés à ces méconnaissances dissolantes et nous ne verrons plus, à quelques minutes de distance, un Bernois et un Fribourgeois se comprendre aussi peu que si l'un était Cochinchinois et l'autre Cubain.

Quand nous saurons la raison d'être de chacune des choses qui tiennent au cœur de chacun de nous, nous arriverons à les respecter davantage et à les défendre. Tous, alors, s'entendront pour sauvegarder les vingt-deux parts du patrimoine commun.

Ces parts, comme autant de morceaux d'un domaine, ont une valeur inégale, un aspect différent, des traits accentués ; séparées, elles perdraient la plus grande partie de leur intérêt ; réunies, elles forment un merveilleux ensemble ; confondues, elles vaudraient infiniment moins.

Pour ma part, je ne cesserai de voir dans l'effacement des traits particuliers, dans la diminution du sentiment local, les causes les plus efficantes du malaise dont souffre l'esprit public et dont nous voulons préserver les jeunes générations.

Le peuple, qui est simpliste, ne s'élèvera jamais qu'avec peine au culte d'un patriottisme abstrait, si l'on en supprime tous les éléments concrets et immédiatement tangibles. Il ne s'agit pas pour un pays, a dit M. André Bellessort, de rendre un son unique, mais une ample harmonie de sons !

Il est donc stupide de vouloir séparer la notion Patrie de la notion Canton, alors qu'en Suisse, la seconde conditionne la première. Lieu natal, petite patrie, grande patrie, voilà les marches d'un seul escalier qui nous conduit vers le devoir, vers le dévouement, le sacrifice et l'amour.

Ces patries concentriques et naturelles ne se nuisent pas les unes aux autres, elles ont pour chaque citoyen trois termes : le clocher, le canton, la nation.

« L'esprit de clocher, a très bien dit M. Henri Lavedan, est l'école primaire du patriottisme ». Le peuple a besoin d'une petite patrie pour mieux aimer la grande, pour la comprendre, pour sentir tout ce qu'il lui doit de dévouement et de fidélité.

G. DE MONTENACH.

A l'école. — L'inspecteur interroge les élèves :

— Voyons, lequel d'entre vous a gardé le souvenir d'un hiver très doux ?

Un élève. — Moi, m'sieu. C'est l'hiver dernier. Le régent a été malade six semaines. M. E.

Effets de théorie. — L'instructeur fait aux recrues une théorie sur les grades.

L'instructeur. — Un colonel a trois galons, un lieutenant-colonel deux galons, un major un galon.

Quelques jours plus tard, les recrues se trouvent sur la place d'exercices. Passe un lieutenant-colonel.

L'instructeur. — Vous voyez cet officier. Qu'est-ce que c'est ?

Une recrue. — Oh ! suis-là, je le connais bien. C'est l'aubergiste de chez nous ! — M. E.

RECTIFICATIONS ET PRÉCISONS

DANS le petit article que le *Conteur vaudois* a bien voulu insérer le 1^{er} février, j'ai commis involontairement une petite erreur, que je puis rectifier, grâce à la complaisance de M. l'ingénieur Jules Dumur, frère du regretté président Dumur, notre historiographe lausannois. Ce n'est pas ce dernier qui a vécu comme enfant dans la maison de la Palud formant l'angle avec les escaliers du Musée Arlaud, mais bien son père Jn-Louis Dumur, le futur pasteur Louis Dumur-Ganteron, 1800-1882, qui exerça, entr'autres, les fonctions pastorales à Savigny et Cully.

Après avoir appris les éléments du latin chez son oncle le ministre Jean-Louis Dumur, à Lonay, le jeune garçon, âgé de 12 ans environ, fut mis en pension à Lausanne. Ce fut en premier lieu dans la maison « du fond de la Palud » qui fait face à l'immeuble aujourd'hui propriété de la Société vaudoise de consommation, et alors à M. de la Pottrie. A cette époque la place de la Riponne n'existant point encore (on allait précisément entamer les premiers travaux de comblement, c'était un vallon profond où la Louve courait à ciel ouvert, formant à l'emplacement actuel du Musée Arlaud une bruyante cascade). Bien qu'enfant, Louis Dumur n'en put fermer l'œil durant les premières nuits. Ainsi le raconte la chronique de la famille Dumur. Lorsque la veuve du ministre Lonay vint s'établir à Lausanne, elle prit chez elle son neveu d'abord au Valentin, puis à la Cité-dessous, maison Saugy (plus tard Mayor). Louis Dumur fut ensuite pensionnaire de Georges Bridel-Perron, inspecteur des prisons et ancien libraire et journaliste à Paris, l'un des frères du doyen. Rentré au pays en 1810, il y avait acquis en indémission avec son frère le professeur de théologie Jean-Louis Bridel la maison de la place de la Madelaine qui fut plus tard maison Pellié, reue, et fut démolie en 1898, après avoir servi en dernier lieu comme préfecture de district.

C'est à la place de la Madelaine que vécu donc quelque temps Louis Dumur, puis il fut encore en pension à la Cité-derrière, chez une dame Bornand, de Sainte-Croix, qui demeurait dans la maison Aug. Guignard, celle de l'angle au nord de la Cathédrale, où vient de mourir le peintre Vuillermet et dont le rez-de-chaussée conserve d'intéressants restes de la maison capitulaire.

G.-A. BRIDEL.

Précisions. — Une bonne femme demande à un agent de police, en faction place du Pont-Dites-voi, mossieu, où est la « descente » de St-François ?

L'agent, avec un sourire : « Tenez-vous particulièrement à la descente ?

— Oui, car c'est là que je dois aller.

— Alors, il vous faut monter cette rue, puis quand vous serez arrivée au sommet, vous ferez demi-tour et vous serez exactement au-dessus de la « descente » de St-François. Voilà ! — J. P.

LES REMÈDES DE NOS GRANDS PÈRES

UN de nos lecteurs a l'obligeance de nous communiquer les deux formules de remèdes que voici, datant d'une époque où nous autres, gens d'aujourd'hui, étions encore dans les « brouillards du Rhône », comme on dit. Nous respectons scrupuleusement l'orthographe :

Remède aimable pour les Douleurs. — Prenez pour un batz de grêce d'ours ; Pour un batz de grêce de marmotte ; Pour un batz d'ouïe de Saint Jean ; Pour un batz d'ouïe de Laurier, le tous mais lesle en semble et faites en une pomade et engrêcés vous ver le feus.

Remède Préservatif contre la peste toute sorte de fièvre maligne. (Le dit remède s'appelle le « Vinaigre des 4 voleurs »).

Savoir un grand pot de terre; y mettre 2 pots de vinaigre le plus fort, plus une poignée de Rhue, une de sauge, une de menthe, une de Romarin, une de lavande, une de petit absinthe; Faire infuser le tout pendant 8 jours sur les cendres chaudes ou au soleil; ensuite en ôter les herbes, après quoi on fera fondre dans le dit vinaigre une once de camphre. L'on couchera bien la bouteille.

Usage du dit Remède: En frotter les tempes, les narines; se rincer la bouche et se laver les mains.

UNE JUSTICE DE PAIX QUI DEVAIT ÊTRE SINGULIÈREMENT DURE

On dit quelquefois: « Raide comme la justice de Berne » en parlant d'une personne ou d'une chose dure et inflexible. Cependant, on pourrait aussi dire: « Raide comme la première justice de paix du cercle de Gignins ». En effet, lorsqu'on constituait pour la première fois dans le jeune canton de Vaud, les justices, de paix c'est-à-dire en 1803 sous l'acte de Médiation, furent nommés pour une période de neuf ans, dans ce cercle: les citoyens *Roch*, bourgeois de Chêzerey, juge de paix; *Fer*, également de Chêzerey, greffier (ces deux familles sont actuellement éteintes) et *Rocher*, de Gignins, huissier. — OCTAVE D.

CHANSON NOUVELLE

Air: Ah! quel nez.

MINISTRES démissionnaires
Qu'avez-vous à rechercher?
Croyez-vous donc par vous-mêmes
Notre bon peuple hébétier?

Refr. C'est fini, Dieu merci,
Votre règle est accomplie.
C'en est fait pour toujours,
Chez nous plus de ristous.

Vous pensiez, grâce à vos places,
Etre les seuls souverains
Et que toutes vos paroisses
Viendraient vous tendre la main. (Refr.)

Vous regardiez pour vos frères,
Tous les fous vous écoutant.
Mais quel est votre mystère,
C'est d'attraper leur argent. (Refr.)

Mais tout en faisant les traîtres,
En faussant la religion,
Vous aviez cru être maîtres
Un jour de notre canton. (Refr.)

Votre idée était trop simple,
De jouer aux physiciens,
En jetant aux yeux du peuple
La poudre de perlumpin. (Refr.)

Oui, dans notre république,
Le bonheur prospérerait
Si cette infernale clique
La discorde n'y semait. (Refr.)

Mes amis, croyez-moi donc
Aimons à suivre la loi,
Et purgeons, sans façon,
De mômiers, tout le canton. (Refr.)

Car ils portent la vengeance
Sur nos bateaux à vapeur
Pensant que la Providence,
Sur l'eau porterait bonheur. (Refr.)

Pour passer vos humeurs noires,
Et dissiper vos chagrins,
Soyez amis de Grégoire,
Et noyez-vous dans le vin. (Refr.)

Notre liberté réclame
Que les mômiers soient dissous
Et que partout l'on proclame,
Qu'il n'y a plus de ristous. (Refr.)

(Relevé dans un vieux chansonnier de 1847.)
(Communiqué par M. Candaux, pasteur.)

La pipe. — Deux amis s'animent si bien au cours d'une discussion que l'un deux laisse éteindre sa pipe. Il cherche une allumette.

— Qu'en veux-tu faire? lui demande son interlocuteur.

— Allumer ma pipe, pardi. Elle s'est éteinte dans le feu de la discussion. — J. P.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

XII

Notre-Dame de la Garde.

Un tram est pris d'assaut par nos chanteurs au cours Saint-Louis; il va nous transporter en quelques minutes, à travers de superbes quartiers, jusqu'au pied de la colline sur laquelle s'élève Notre-Dame de la Garde. De là, un ascenseur nous hissera au sommet. C'est une construction hardie, faisant honneur aux ingénieurs marseillais. Le point culminant est le haut d'une tour métallique et en maçonnerie, de 72 mètres, d'où part une passerelle conduisant au seuil du sanctuaire. Deux wagons suspendus à de puissants câbles vont et viennent sur une pente de 70 % qui, vue du bas, paraît verticale et fait frissonner. Des demoiselles, prenant place avec nous dans la cage de l'ascenseur, craignent pour leur vie. « N'ayez pas peur, leur dit le conducteur; si ça casse, il y aura assez de messieurs pour vous appuyer! » — « Quelle éclatante si la corde allait se tresser! » dit Baptiste, sachant toujours trouver le mot qui déride tout le monde, même les demoiselles, et il fait se tordre le conducteur. Selon lui, cette ficelle a au moins 1000 % de pente.

L'église de Notre-Dame de la Garde est un magnifique édifice de style byzantin, tout en marbre, dont le clocher est surmonté de la statue de la Vierge, en bronze doré, haute de 9 mètres. Un escalier de 157 marches conduit au pied de la madone. Un autre, cancelé aujourd'hui, tourne en spirale dans l'intérieur, jusque dans la tête.

La vue dont on jouit de là-haut est incomparable. Tous les ports de Marseille, autour desquels s'étend la ville, ainsi que la pleine mer, forment un panorama dont, pour exprimer la beauté, il faudrait une autre plume que la nôtre. Les îles Ratonneau et du château d'If ferment le golfe. La mer brille comme du cristal. Partout des navires aux blanches voiles ou aux cheminées fumantes. Au loin, des montagnes et le golfe du Lion.

La statue de la Vierge est un objet de vénération pour les marins. De la mer, elle s'aperçoit à une grande distance. C'est à elle que s'adressent les hommages de reconnaissance des matelots dévots. Aussi la première chose qu'ils font en débarquant est de lui porter des ex-voto. Ce sont, pour la plupart, de petits navires de bois suspendus à la voûte de l'église, ou des plaques couvertes d'inscriptions, fixées dans les murailles.

Le charpentier ne doute de rien.

Immédiatement, sous nos pieds, se développent les collines de Roucas, allant jusqu'à la mer, couvertes de pins, de cabanons et de bastides. Tout près de la porte, un petit café permet de nous désaltérer; car on sent vite la soif sur cette montagne nue, où le soleil darde ses rayons les plus brûlants. Sous le même toit, se trouve un magasin d'articles religieux tenu par de délicieuses nonnes en robe blanche. Pour le seul plaisir de causer avec elles, nos jeunes membres, quelques maris même, font une ample provision de chapelets, de crucifix, de broches et de médailles bénites. Le charpentier, qui a fini par nous rejoindre, après avoir dû faire l'ascension à pied, tombe subitement amoureux de ces religieuses et nous demande quels moyens il pourrait bien employer pour en enlever une. Décidément, il ne doute plus de rien depuis ses prouesses au St-Théodule. Mais quel émoi à Tuaire-Ville quand on l'aurait vu rentrer avec une nonne en rupture de couvent!

Les abords du sanctuaire se décorent depuis un instant de drapeaux tricolores, de grandes oriflammes blanches et bleues, semées de fleurs de lys, de bannières jaunes et blanches, les couleurs papales. C'est demain la fête pour célébrer la béatification de Jeanne d'Arc et Marseille se pare en l'honneur de la glorieuse martyre.

Il faut redescendre en ville par l'audacieuse « ficelle » qui nous a hissés en ces lieux. L'aumônier craint pour sa peau et tremble dans ses culot

tes. Il n'ose descendre à pied, à cause de ses cors, et réclame lamentablement un Zeppelin pour transporter sa précieuse personne au niveau de la Cannebière.

Le chapitre des chapeaux.

Il nous reste à parcourir la célèbre promenade du Prado et la route de la Corniche. Une course en tram nous permet d'accomplir sans fatigue ce tour de 11 kilomètres autour de la colline de Notre-Dame de la Garde. Durant ce voyage circulaire, Baptiste se désoriente tout à fait et déclare à de charmantes demoiselles assises près de lui que le soleil ne se couche pas du même côté que chez nous!

Aux stations de flacres, rien n'est plus amusant que de voir les chevaux affublés d'énormes chapeaux pointus, à larges ailes, avec deux trous pour laisser passer les oreilles. C'est fait pour les préserver des insolences. Mais, puisque nous abordons ce chapitre des chapeaux, que dire de ceux des dames rencontrées un peu partout dans notre voyage. Mme de Séverine dit que les femmes portent sur leurs chapeaux des amas de fleurs, des fruits, des légumes et jusqu'à des volailles, et qu'il y a encore une dinde dessous, il faut plaindre l'homme不幸é chargé de les entretenir.

C'est un jugement un peu raide, mais nous pouvons constater qu'il est parfaitement juste. Ce sont des chapeaux abracadabrant — baquets, bidons à coke, shakos d'anciens sapeurs, seilles à compôte, chaudrons à vin cuit, poêles à frire et même vases d'usage intime — qui cheminent dans les rues, remplissent les trams, encombrent les trottoirs, et dont les formidables épingle risquent d'éborgner les passants.

Si les chapeaux sont des toits, par contre les robes sont si collantes qu'elles moultent le corps d'une façon hideuse. « Si la mienne mettait des z'iques pareilles, je lui flanquerais une rude trivougnée! » déclare un de nos mariés, scandalisé. — « A la mienne, ajoute un autre, ça lui cadrerait comme un faux-col à une chèvre! » Quant au Consul, dégoûté de ce spectacle, il trouve que les Joratines sont bien plus jolies, « il n'y a pas d'erreurs! »

(A suivre.)

Royal Biograph. — Cette semaine le Royal Biograph présente trois nouveaux épisodes du grand succès populaire *Mascamor*, dont les deux premiers épisodes ont déjà fort intrigué les spectateurs. Ce qu'il y a spécialement intéressant dans *Mascamor*, c'est que le spectateur sort des films à séries ordinaires, qui présentent des faits sensationnels, mais n'ayant aucune suite.

La partie comique est largement représentée par un nouveau succès de fou-rire interprété par Charlott II, *Le rendez-vous*, qui n'est qu'une longue suite de faits des plus désopilants et bien faits pour remettre des émotions de *Mascamor*. Rappelons que les spectacles ont lieu tous les jours, en matinée à 3 heures et en soirée à 8 1/2 heures. Dimanche, matinées à 2 1/2 et 4 1/2 heures.

Le fils de l'Assesseur. — Le Kursaal, avec cette pièce de chez nous, paraît tenir un succès. L'interprétation, excellente dans les rôles principaux, est très satisfaisante dans les rôles secondaires. Il y a trois décors nouveaux et, au quatrième tableau, qui a pour théâtre un village en ruines de la grande guerre, on assiste à une prise d'armes de légionnaires suisses (un groupe de gymnastes de la Bourgogne). C'est très impressionnant.

Le soir, samedi, et demain, dimanche, en matinée et soirée.

La Gloire qui chante. — Ce fut un très beau et très légitime succès, mercredi soir. Un public enthousiaste, et bien de chez nous, fit fêter à nos soldats; à tous nos soldats d'autrefois et d'aujourd'hui, qui forment dans la pièce de MM. de Reynold et Lauber une longue théorie glorieuse, évoquant de façon vibrante, les hauts faits de notre histoire nationale.

Le spectacle se redonnera ce soir et demain, dimanche, en matinée. Il se redonnera encore après, sans doute. Et il y aura foule, chaque fois.

Histoire de l'art. — Mardi prochain 18 mars, au palais de Rumine (salle Tissot), à 5 heures, septième séance, avec projections, de M. Raphaël Lügeon. En voici le programme:

La peinture de 1850 à 1900. — Le genre anecdote. — Meissonnier, Gérôme, Hamon. Le réalisme chez Millet, Courbet et Manet. — La peinture de style et les portraitistes; Puvis de Chavannes, Baudry, Cabanel, Bonnat.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOÎTE 150 GR. F. 1.80 TOUTES PHARMACIES
LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS